

## Les traces de Fanon sur le sable de l'ingratitude algérienne

J'ai oublié les circonstances exactes dans lesquelles j'ai entendu prononcer pour la première fois le nom de Frantz Fanon. Peut-être était-ce à propos du lycée de Bab El Oued. Sans doute ai-je cru alors qu'il s'agissait d'un de ces Français – ou de ces Européens, comme on disait plutôt – qui avaient épousé la cause indépendantiste algérienne, laquelle, en retour, leur faisait l'honneur de baptiser des lieux à leur nom. Puis, au lycée Abane-Ramdane – un autre nom, lié à celui de Fanon, mais comment aurais-je pu le savoir alors ? –, nous dûmes étudier l'un de ses textes. Je ne voyais en Fanon qu'un auteur progressiste ayant emprunté à l'Internationale le titre de son livre. Plus tard, je découvrirai une avenue d'Alger portant son nom, ce qui, de ce fait, impliquait qu'il était davantage qu'un écrivain, peut-être même de ceux qui, comme Sartre, avaient donné un coup de main aux Algériens.

Le déclic s'est produit, comme toujours en pareil cas, par hasard. J'avais un ami ambulancier à l'hôpital psychiatrique Frantz-Fanon de Blida. Un jour, le nom de Fanon a surgi de l'une de nos discussions. Il se mit alors à me décrire les traces encore visibles laissées 20 ans après son passage à l'hôpital.

Fanon y était, d'une certaine manière, toujours présent. Inutile de dire à quel point le récit de cet ami avait réveillé mes interrogations sur le parcours de ce psychiatre. Je ne sais pas à quel moment il mentionna l'existence de M. B., qui avait été infirmier psychiatrique dans son service, mais dès qu'il le fit, j'ai demandé à le rencontrer.

Ce dernier avait la mémoire de Fanon vivace. Il se rappelait fort bien de l'arrivée de «ce Français qui ne ressemblait aux autres ni physiquement ni surtout mentalement», de la suspicion jetée sur lui par les mandarins de la psychiatrie coloniale,

des innovations thérapeutiques qu'il avait instaurées telles que les services ouverts, la suppression de la camisole de force, et de l'expérimentation réussie, puisqu'elle existe encore à ce jour, de l'ergothérapie et de la musicothérapie avec le chanteur populaire Abderrahmane Aziz. Toutes ces innovations introduites par Fanon dans les méthodes moyenâgeuses substituaient de l'humanité aux traitements de force en vigueur. Pour cela comme pour le reste, la direction et l'encadrement de l'hôpital le tenaient en quarantaine. Il est évident que ce qui se jouait allait nettement au-delà des divergences d'écoles psychiatriques. Fanon considérait les patients algériens comme des patients ordinaires, justiciables de la compassion ordinaire aussi, et non comme des barbares dont la maladie aurait été inscrite quelque part au niveau de leurs gènes. Cette divergence d'approche, assez insoutenable pour les adeptes de la ségrégation, se trouva exacerbée par la thèse de Fanon, réhabilitaire, qui consistait à trouver dans l'aliénation coloniale, elle-même, la source de maladies mentales. Ses contradicteurs en eurent des hauts-le-cœur. Eux qui se croyaient être le remède se virent renvoyer l'image inverse : ils étaient le mal ! Ils ne savaient pas alors que les choix politiques de Fanon étaient faits et que rejoindre physiquement le FLN à Tunis n'était pour lui qu'une question de mois ou de semaines. Je revois encore M. B. face à une table d'un des cafés ouverts par Fanon, décrivant le courage de ce dernier affrontant, dans la solitude, un appareil psychiatrique superposable sur le plan de la médecine à l'appareil colonial.

J'ai enjambé une étape dans ce récit. Un rédacteur en chef m'avait demandé en 1974 d'entreprendre une enquête sur le voile. A l'époque, il ne s'agissait pas du hidjab ou du jelbab que nous voyons aujourd'hui

mais seulement, pour Alger par exemple, du voile blanc porté avec élégance par les femmes et du haïk noir que les Constantinoises supportent, dit-on, depuis la chute de Salah Bey et de la ville. En cherchant de la documentation, je suis tombé sur le texte de Fanon sur le voile intitulé «L'Algérie se dévoile». Je me souviens des deux temps selon lesquels Fanon décompose la dynamique historique du voile en Algérie. Le voile, dans une première séquence, est celui qui représente la séparation des sexes, et qui va servir de mécanisme de résistance anticoloniale. Puis, dans un second temps, le voile sera abandonné dans l'action révolutionnaire.

A mi-chemin, peut-être au tout début des années 1980, j'ai dégotté à la librairie du Parti (FLN, évidemment) à Alger, la seule autorisée à importer de France des livres relativement récents, l'ouvrage d'Irène Gendrier. Il s'agit d'une biographie à l'américaine, au style alerte, menée au rythme du polar. Une sorte de thriller centré sur la vie de Fanon, laissant le lecteur sur sa faim car il réduit toute action ou toute pensée de Fanon à une conséquence biographique.

Ce n'est que plus tard que je lirai les œuvres de Fanon. Je les ai lues seul, sans le secours d'un guide pour contextualiser et replacer cette parole dans le mouvement contre l'oppression coloniale ou l'oppression tout court, et surtout sans aucune connaissance psychiatrique. Je me considérais alors comme un autodidacte de Fanon, plongé sans filet dans une œuvre abyssale. Elle me paraissait en effet d'une profondeur sans fond, cette œuvre qui allait à l'encontre des grands courants de pensée dominants de l'époque. Mais il faut dire que si la phrase de Fanon a quelque chose d'épicurien, elle est aussi saisie par le démon de la complexité. Son univers n'est pas évident. La plongée

dans les arcanes d'une pensée en cours d'élaboration a ceci d'exaltant, qu'elle déplace vers le parcours de l'auteur. Pour ma part, cela me renvoyait pour ainsi dire à la case départ puisque dès le premier instant, c'était la trajectoire plus que la pensée qui m'avait interpellé. Mais sans doute l'une ne va-t-elle pas sans l'autre.

Il n'était pas difficile d'en déduire que, dans l'empyrée algérien, il en était, de Fanon comme de la comète de Halley. S'il lui fallait des lustres pour repasser, elle ne manquait jamais le rendez-vous.

Puis l'Algérie est entrée dans la phase démentielle des années 1990-2000. On ne parlait plus de Fanon. Pourtant, il eût fallu citer au moins cette phrase de lui, prophétie laïque : «Le colonialisme se poursuit par la lutte des anciens colonisés entre eux.» En plein dedans. Nuance : cela ne veut pas dire qu'il faille accabler le colonialisme de tous les maux dus à nos propres carences, voire à nos turpitudes.

J'allais être amené à croiser de nouveau le chemin de Fanon dont une, plus marquante, à l'occasion d'une visite rendue à Francis Jeanson dans sa maison de la petite ville de Claouey-sur-Lège, non loin de Bordeaux. Entre autres sujets de conversation, il avait évoqué Fanon. Dans les années 1950, il crée et dirige aux éditions du Seuil, à Paris, la collection «Ecrivains de toujours». C'est dans ce contexte qu'il voit arriver un jour dans son bureau un jeune Martiniquais qui lui avait envoyé par la poste, quelques mois auparavant, un manuscrit qu'il avait trouvé intéressant. Il s'agissait de Franz Fanon. Il le convia à une rencontre. Les deux hommes engagèrent la conversation quand Jeanson lui dit qu'il était prêt à publier le livre mais que le titre ne collait pas. C'est à lui qu'on doit *Peaux noires, masques blancs*. Puis il fait l'éloge de l'analyse développée par Fanon.



Par Arezki Metref  
[arezkimetref@free.fr](mailto:arezkimetref@free.fr)

Ce dernier le taquine, un peu provoc : «C'est pas mal pour un Noir, non ?» C'est le genre de plaisanterie que Jeanson ne goûte guère. Il lui répond du tac au tac : «Si vous pensez que je suis capable de tenir un tel propos, autant vous en aller tout de suite.»

Je n'en suis plus très sûr, mais il me semble bien que c'est Jeanson qui a dit que Fanon n'écrivait pas mais dansait ses textes. Il expliqua qu'il les dictait en dansant et que ce mouvement se ressentait fatalement dans ses phrases.

Tiens ! Une idée... comme ça... et si on rappait *les Damnés de la terre*.  
A. M.

Ce texte a été publié par un numéro spécial de revue *Algérie Littérature Action* intitulé «Frantz Fanon et l'Algérie, Mon Fanon à moi». Numéro coordonné par Christiane Achour.

### POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[laalamh@yahoo.fr](mailto:laalamh@yahoo.fr)  
[laalamhakim@hotmail.com](mailto:laalamhakim@hotmail.com)  
[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)



## Cet inquiétant régime qui a passé 50 ans à nous rassurer !

Stade du 5-Juillet. La pelouse est tout à fait conforme et praticable selon les experts de la DGF.

La Direction Générale des Forêts !

Tayeb Belaïz, ministre de la Justice, a tenu à rassurer les Algériennes et les Algériens, du moins ceux qui l'écoutaient ce vendredi, lors d'une conférence consacrée au thème de la corruption. Si Tayeb La Balance a ainsi affirmé : «L'Etat algérien veut lutter contre la corruption !» Passons rapidement sur le premier constat logique. Belaïz ne pouvait tout de même pas se présenter à une tribune et y affirmer que l'Etat n'avait aucune volonté réelle de lutter contre la corruption. Cela aurait été du plus mauvais effet, n'est-ce pas ? Donc, le ministre n'a fait que ce que l'on attendait de lui, balancer une banalité. Ce faisant, ce même ministre a aussi et surtout respecté un cahier des charges très strict et vachement vénéré par nos dirigeants. Il a rassuré ! Attention ! Il ne s'agit pas juste d'une corvée dont Belaïz se serait mécaniquement acquitté. Non ! Le rassurage est une fonction d'Etat officielle. Elle est cataloguée, répertoriée et répond à des normes spécifiques arrêtées par les experts du Palais. Il y a un budget spécial «rassurage des masses». Et le montant de ce budget est encore plus secret que celui du MDN, le ministère de la Défense. Jamais vous ne verrez ni n'entendrez les députés, les sénateurs discuter, débattre du budget national consacré au rassurage. C'est un secret d'Etat ! Donc, sans en connaître le montant, nous savons que nos chers, très chers dirigeants, puisent régulièrement dans ce budget pour venir cycliquement nous rassurer à grands frais. Belaïz vient de le faire dans le dossier «lutte

contre la corruption». D'autres collègues du gouvernement l'ont aussi fait avant lui. Je pense notamment aux ministres de l'Intérieur successifs qui ont tous eu à un moment ou à un autre à venir se planter devant notre indifférence bâillante pour nous rassurer sur «la transparence et la régularité des élections», leur «propreté exemplaire et la probité des chiffres qui en sortent» ou encore sur «l'extraordinaire taux de participation qui aura été enregistré». Beaucoup d'autres ministres de quantités d'autres départements consacrent encore plus de temps au chapitre rassurage. Prenez celui du commerce. A tous les coups, à l'approche du Ramadan, vous êtes sûr qu'il va venir vous rassurer en vous susurrant à l'oreille que «cette année, les prix seront maîtrisés et les contrevenants punis». Idem pour son collègue de la solidarité qui appuiera son argumentaire de rassureur patenté par le total des couffins qui seront alignés devant les portes des mairies et distribués au peuple. Finalement, ce régime passe son temps et le nôtre aussi à rassurer. Ce qui veut dire, en filigrane, qu'il a bien conscience au fond que ce même peuple est inquiet. Inquiet en permanence ! Inquiet sur le long terme. D'où cette équation terrible. Du peuple en permanence inquiet ou du régime tout le temps en opération commando de rassurage qui aura le dernier mot ? Le Président, assurément. Abdekka n'est ni inquiet. Ni rassuré. Il hiberne. Et tous les spécialistes en biomécanique des corps et en biochimie des organismes vous le confirmeront, pour pouvoir ainsi hiberner tranquille, il ne faut être ni inquiet ni rassuré à l'excès. Faut juste être en dehors. Et lui en ce moment, il est vraiment en dehors ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.



SCANIA vous invite à découvrir ses offres et ses remises sur toute sa gamme, **Du 7 Au 17 DECEMBRE 2011**  
Au Salon de l'Automobile de l'Ouest au Palais des Expositions EMEC M'dina Djedida - Oran.



Photo non contractuelle